

LOUIS ET L'ÉCOLE MÉDICALE D'OBSERVATION.

Le D^r Louis vient de succomber sous le coup de l'âge, plus encore que de la maladie, laissant après lui des élèves et des amis dévoués, qui ont rendu à sa mémoire le pieux témoignage de leurs profonds regrets.

De l'homme je n'ai rien à dire, ne l'ayant pas connu personnellement, et je ne puis que m'associer, comme toute la corporation, aux sentiments exprimés par son savant disciple et son cordial ami, le D^r Barth. Chaque homme qui a appartenu à la vie publique est soumis à un double jugement : celui des familiers qui ont pénétré dans les intimités de son existence, et celui de l'opinion qui voit les choses de plus loin, peut-être de plus haut, et qui rend des arrêts définitifs.

Louis s'était retiré volontairement, écrasé par un chagrin au-dessus de ses forces, et qui fut immense jusqu'aux degrés extrêmes des défaillances humaines. Réfugié dans le cercle de sa famille médicale, la seule descendance qui lui restât, il n'avait, pour la génération présente, qu'une sorte de vitalité posthume, comme tous ceux qui échangent la lutte active contre la retraite. Ses amis continuaient à l'entourer de leur respectueuse affection ; les autres lui rendaient par anticipation la justice de la postérité, en admirant les qualités de cet esprit froidement amoureux du vrai, plus grammatical que philosophique, plus calculateur scientifiquement qu'imaginatif.

Louis est certainement une des grandes figures médicales de

notre époque. Laisser s'éteindre une pareille intelligence sans indiquer au moins la part qu'elle a prise au mouvement contemporain, serait manquer au devoir du journalisme.

A l'époque où Louis fondait l'école qui pendant longtemps ne porta pas d'autre nom que le sien, la médecine subissait une transformation bien autrement profonde que celle à laquelle nous assistons aujourd'hui. Dans l'état actuel des esprits, la question n'est pas d'améliorer, mais de renouveler la face de la pathologie, en effaçant le passé pour lui substituer l'avenir d'une science physiologique à échéance illimitée.

En attendant que ce possible se réalise, le médecin, semblable à l'industriel qui vit sur le gain du jour, sans capital acquis, n'a qu'à se résigner au provisoire. Il espère le Messie sans savoir l'heure de son avènement.

La science des vingt premières années de ce siècle n'avait pas de si hautes et de si lointaines visées : et, en parlant de la science, je n'entends que l'ensemble des connaissances qu'on désignait alors sous le titre de sciences naturelles. La botanique, type et idéal dépossédé depuis de sa prééminence, avait donné l'impulsion et fourni le modèle d'une méthode de recherche employée même dans les sciences philosophiques, et sur laquelle reposait la psychologie détrônant la métaphysique. Le précepte fondamental était de ne rien abandonner aux interprétations, de ne se fier qu'au témoignage des sens, de ne hasarder aucune hypothèse et de coordonner, suivant des lois préfixes, tous les faits enregistrés de manière à ce que rien ne fût perdu, rien ne fût omis, rien ne fût déclassé. — Fatigué des aventures, l'esprit scientifique demandait à se recueillir.

Cette période, éminemment brillante pour la science française, fut celle de l'observation et du classement. Elle réalisait pour la première fois, sous une forme pratique, les élucubrations baconiennes.

A Louis revient l'honneur d'avoir voulu faire entrer la médecine dans la voie du progrès. Intelligence excellemment et exclusivement logique, il ne se borna pas à profiter du mouvement, il

besoin d'individualité plutôt encore que d'indépendance, on le retrouve à un égal degré partout ailleurs que dans le monde médical. D'un autre côté, la corporation a peu de goût et peut-être peu d'aptitude aux élaborations philosophiques ; qu'on lui fournisse une formule générale qui réponde à ses sympathies et qui ne gêne pas ses inclinations personnelles, elle en demande rarement davantage.

La doctrine de l'observation satisfaisait sans réserve à ces aptitudes instinctives. Le domaine de la science médicale, décomposé en une série de petites cultures indépendantes, laissait, pour continuer la comparaison, un champ libre à chaque travailleur. Si peu qu'il produisît, il le produisait de sa propre initiative.

On n'a pas assez tenu compte du service ainsi rendu et dont, à mon sens, on doit être reconnaissant à l'école. Si la science ne s'enrichit pas d'œuvres hors ligne, nées sous son influence, le savoir se dissémina, l'activité pour la richesse s'entretint et ainsi se constitua une génération de médecins, vivaces, plus travailleurs dans la solitude que soucieux de la publicité, et qui est l'honneur de notre pays.

J'ai cherché à indiquer en quelques traits les résultats avantageux de la méthode dont Louis fut le promoteur, par ses efforts et par ceux de ses élèves. Louis n'avait aucune des puissances d'intelligence ou de caractère qui aboutissent aux autocraties doctrinales. S'il plaisait de définir son rôle scientifique par un contraste, on pourrait dire qu'il fut juste à l'antipode de Broussais, son contemporain. L'un philosophe, affirmant les lois et les promulguant, l'autre hostile aux généralités, naviguant toujours au plus près et bornant ses aspirations théoriques à donner la technique de la manœuvre.

Le côté faible, car s'il n'est pas de feu sans fumée, il n'est pas, comme on dit, de tableau sans ombre, le côté faible, ce fut la persuasion de toute l'école, maîtres et élèves, que le problème de l'investigation médicale était à tout jamais résolu. On se figura qu'en se préservant des erreurs, qu'en excluant toute fan-

taisie, en proscrivant toute hypothèse, en interdisant tout parti pris de doctrine, on avait sauvé la science. On avait ainsi supprimé les éléments périlleux du mécanisme scientifique, éteint le feu et réduit le mouvement.

Peu à peu le zèle se refroidit, on se fatigua de la contemplation du détail. Les monographies composées sur un modèle uniforme, de fragments numérotés, ne trouvèrent plus de lecteurs : à force de réserves on s'arrêtait à des inventaires sans conclusion dogmatique. La monotonie de la méthode applicable à tous les sujets amenait une confusion inévitable, les symptômes catalogués presque sans subordination et sur le même plan manquaient d'attaches pour la mémoire. Le tout était froid, impassible comme l'aspect du maître.

Était-ce là tout ce que l'observation pouvait donner ? Ceux qui prétendent que l'arbre se juge à ses fruits devraient se rappeler que tant vaut la culture tant vaut l'arbre. Pour montrer quelle fut, pour moi du moins, la faute et dans quelle mesure l'école méconnut la nature et le maniement de l'observation, il est nécessaire d'abandonner l'examen des faits pour l'étude philosophique de l'observation en elle-même.

Comme toutes les opérations intelligentes, l'observation se compose d'actes multiples enchaînés par un lien nécessaire. Qui détache un chaînon, rompt forcément la série.

Observer n'est pas percevoir. En supposant qu'on accepte, assertion plus que douteuse, que la perception est toute passive, on ne saurait à aucun prix étendre à l'observation cette passivité. Déjà, lorsque les sens entrent en fonction, on distingue le fait de l'impression matérielle, et la participation active du sujet percevant. Aucune langue ne confond l'action de voir avec celle de regarder, l'action d'entendre avec celle d'écouter. Dans le premier cas, le phénomène s'accomplit à l'aide de deux facteurs, la matière sensible et l'organe ; dans le second, un troisième agent intervient : la volonté, qui prépare l'activité de l'organe, l'aiguise, l'entretient, la modère ou l'annule au besoin. Écouter ne consiste pas seulement à ne rien omettre des sons qui

parviennent à l'oreille, c'est encore éliminer incessamment une série de bruits adventices, que l'auditeur exclut et dont il ne tient pas compte. Cette analyse reproduit des données si banales que je n'insiste pas.

Même avec le concours de la force additionnelle qu'on appelle l'attention, l'intelligence se tient encore bien au-dessous de la somme d'efforts combinés et réglés que l'observation exige.

Il suffit de s'en rapporter au langage, qu'on ne sait trop consulter quand il s'agit de psychologie appliquée. Attentif est-il quelque part synonyme d'observateur? L'attention est un simple fait de volonté sentimentale, l'observation ne mérite son nom que si elle représente un ensemble d'opérations raisonnées ayant, conformément à la loi de tout raisonnement, un commencement, un milieu et une fin, des prémisses et des conclusions.

Ce fut l'erreur de l'école de Louis, de méconnaître ce caractère fondamental et d'avoir cru qu'en supprimant elle simplifiait. La faute avait été prévue par les philosophes, qui non seulement l'avaient signalée, mais dénommée. L'école prit un des temps de l'observation pour l'opération tout entière; elle énonça formellement que le raisonnement n'avait pas à intervenir et que tout se réduisait à la perception du fait simplement constaté. Elle aboutit ainsi à la reproduction photographique, qui eût marqué le dernier terme de ses aspirations. Descriptive en se considérant comme observante, elle épuisa ses efforts dans le travail préliminaire de la simple énumération (*enumeratio simplex*), ajoutant non sans quelque naïveté qu'en bannissant le raisonnement, on s'épargnait tout danger de mal raisonner.

Si l'erreur se fût bornée là, elle n'eût eu pour effet que d'affaiblir l'autorité de la méthode. Mais, en circonscrivant dans des limites étroites et artificiellement réduites le domaine de l'observation, l'école la discrédita. Ceux qui prirent les choses au pied de la lettre, et ce furent surtout les adversaires, en vinrent bientôt à s'étonner qu'on osât asseoir la science sur une pareille

base. Que devait-on espérer d'une accumulation indéfinie de matériaux? Le but de la science n'était-il pas de trouver les lois et convenait-il de s'absorber dans un travail de manœuvres d'où l'architecture était exclue? L'observation ainsi conçue, instrument d'un moment, ne devait-elle pas faire place à un mode supérieur de recherches? Ainsi s'éleva, sur les ruines de cette observation rétrécie et méthodisée à l'excès, la croyance dans l'expérimentation comme le seul procédé efficace dont pût user la médecine.

On n'observe qu'à la condition de satisfaire à la totalité d'un programme, qu'il n'est peut-être pas impossible de résumer dans les propositions suivantes :

1° Tout observateur agit en vertu d'un parti pris, d'une supposition systématique, d'un but qu'il poursuit. L'indifférence, envisagée à tort comme une des garanties de la réalité, ne contribuerait à rien moins qu'à annuler toute activité de l'esprit. La curiosité est à la recherche ce que l'appétit est à l'alimentation, un incitant de sentiment dont les données échappent au méthodisme des logiciens, mais qui domine et commande la tension intellectuelle.

Mettez en présence du même fait d'observation des individus, quels qu'ils soient, animés par des intentions diverses, et vous aurez autant d'observateurs que d'observations. Qu'on suppose un moment le malade considéré par le directeur de l'hôpital, par l'infirmier, par ses parents ou ses amis, par ses héritiers ou par le médecin, et qu'on se représente les traits communs qui se retrouveront dans chaque description!

L'exemple peut être emprunté non plus à des cas imaginaires, mais à des notions réelles. Lorsque le régime des aliénés fut soumis à une indispensable réglementation, et qu'au lieu d'être confondus avec les coupables, les fous furent réunis sous la protection d'une législation spéciale, la médecine mentale reprit l'observation des malades à ce point de vue nouveau. Entre les médecins, les uns, en trop petit nombre, continuèrent la tradition de l'observation pathologique; les autres n'eurent en vue

que d'assurer l'exécution des mesures administratives. On s'appliqua, dans cette dernière catégorie, à discerner les formes de la maladie incompatibles avec la liberté, les tendances à l'excitation et aux impulsions nuisibles ou dangereuses. On observait toujours avec les mêmes instruments intellectuels, mais on se proposait un but particulier. La médecine déplacée céda le pas à une sorte de pathologie administrative, justement regrettable, sous le coup de laquelle nous nous débattons encore presque sans succès. La science était arrêtée, on avait fait fausse route, bien qu'on n'eût logiquement péché contre aucune des règles de l'observation.

La curiosité qui assiste et préside au premier temps de l'observation serait stérile si elle n'était ordonnée. La race éteinte des simples curieux de la nature n'a jamais produit que des étonnements sans portée.

L'observateur vrai est muni par avance d'une quantité le plus souvent énorme de notions indistinctes ou qui attendent une preuve pour passer de l'état embryonnaire des conjectures à l'état adulte de la vérité confirmée. Ces notions provisoires ne manquent pas d'analogie avec celles du sens commun dont chaque homme porte en lui une collection incomparable. Sans ces préliminaires, observer est une œuvre d'enfant.

Parmi ces peut-être, quelques-uns sommeillent oubliés en apparence; les autres se réveillent au contact du fait. Toute observation est un effort vers une solution d'un problème entrevu ou formulé. Il n'est pas besoin d'être un psychologue longuement expérimenté pour saisir le fonctionnement de l'intelligence s'attachant à l'observation du malade et pour voir par quelle curieuse série d'oscillations ou de perceptions vagues on passe en un court espace de temps.

Le mécanisme, ou si on aime mieux la méthode opératoire, est exactement la même que dans l'expérimentation. La distance qu'on a cherché à élargir outre mesure entre ces deux modes de recherche existe à peine si, au lieu d'envisager la matière expérimentable et la matière observable, on étudie le procédé

mental dont se servent les expérimentateurs et les observateurs. Tous deux partent d'une hypothèse. L'expérimentateur plus libre dans son choix limite sa curiosité. L'observateur, contraint à accepter les faits que lui apporte le hasard des événements, doit avoir constamment à sa disposition une série de conceptions hypothétiques entre lesquelles il choisit selon les circonstances. Aussi lui faut-il des qualités d'esprit plus mobiles; sa réserve est plus abondante, mais plus mêlée; il est forcé, si on excuse le mot, de chasser à la fois le poil et la plume.

Ne saisit-on pas d'emblée combien ces conditions complexes se retrouvent dans la médecine comme dans toutes les sciences appliquées? Un stock de connaissances assez profuses pour s'adapter à tous les possibles, assez vaguement définies pour se prêter aux variations des individus pathologiques.

J'ai connu de grands observateurs médicaux, des hommes pour le génie limité desquels je garde une profonde admiration. J'ai étudié avec passion leur nature plus encore que leurs procédés; tous étaient riches jusqu'à l'excès de notions encore trop incomplètes pour être dogmatisées, mais dont chacune, pour ainsi dire, attendait avec impatience son complément. C'étaient des hommes de conversation incomparables, de petits enseignants *e cathedra*.

Le travail le plus difficile n'est peut-être pas, en matière d'observation, d'ajouter des faits nouveaux au trésor du savoir acquis, c'est d'en éloigner les acquisitions parasites qui obstruent le chemin. La subordination presque instinctive se fait sous cette forme commerciale: effets acquittés, effets à acquitter, profits et pertes. C'est par ce classement, dont les règles nous échappent, que l'observation s'individualise et que chaque investigateur maintient sa personnalité et entretient son zèle.

L'école de Louis n'eut pas le sens de l'impérieuse nécessité d'une méthode plus ou moins correcte de classification comme élément de la méthode d'observation. N'acceptant pas l'idée téléologique, elle en répudiait les conséquences.

Tout fait observable, sans distinction, devait être catalogué,

entendit lui assigner des règles ; il ne se crut pas quitte en acceptant implicitement une méthode, mais il en promulgua la formule, et, à ce titre, il devint un vrai chef d'école.

On pense bien que je ne veux pas, tardivement, reprendre l'histoire ou la discussion du numérisme, de ses avantages et de ses imperfections ; le numérisme a eu le tort de toutes les formules logiques, de disparaître après avoir séduit une demi-génération ; il ne compte plus ni partisans, ni adversaires : il ne représentait qu'un procédé. L'idée-mère de laquelle il dérivait lui a survécu. L'école de Louis entendait réglementer un des modes de l'acquisition scientifique ; mais, qu'on variât ou non sur l'application, elle admettait comme un principe indiscuté et indiscutable, l'autorité suprême de l'*Observation* en médecine.

L'observation ! une puissance devant laquelle on s'inclinait alors, autorité si bien assise qu'elle commandait la foi, et que ceux mêmes qui s'insurgeaient contre l'exclusivisme de l'école de Louis, se croyaient tenus d'affirmer leur respect et leur confiance dans l'infailibilité de l'observation médicale.

Les temps ont changé, la science s'est frayé un nouveau chemin dans la voie de l'expérimentation. La mort de Louis fournit l'occasion regrettée, mais légitime, de s'enquérir de la valeur vraie de l'observation réduite à ses seules ressources. On peut l'estimer ou par ce qu'elle a déjà donné, ou par ce qu'elle vaut comme mode de l'activité intellectuelle et par ce qu'elle reste capable de produire.

En fait, les recherches de Louis sur la phthisie et la fièvre typhoïde, ses deux œuvres maîtresses, sont des monuments impérissables. On les lira ou on ne les lira pas, on les citera plus ou moins, elles constitueront toujours un fonds que la tradition se chargera de préserver. Je ne crois pas qu'il y ait pour un savant un plus solennel honneur que celui d'avoir si bien saisi la vérité, que la vérité qu'il a mise en lumière lui survit sans recourir à la garantie de son nom.

Combien de praticiens parmi nos devanciers de la veille ont

suivi utilement la trace du maître, se dégageant de l'étroitesse de son méthodisme systématisé, travaillant au gré de leurs aptitudes, mais se maintenant, malgré quelques dissidences, dans les limites de l'orthodoxie ! L'observation pure ou se croyant telle, n'a certainement été rien moins qu'improductive. Nous vivons actuellement sur l'héritage qu'elle nous a légué et que chacun a fait fructifier diversement.

Quand on veut apprécier le mérite d'une méthode scientifique, il suffit, par un artifice de l'esprit, de la supprimer pour un moment, elle et ses produits, et de voir quelle lacune laisse dans l'évolution de la science cette disparition imaginaire. Qu'on prenne la médecine avant la glorification de l'observation élevée à la hauteur d'un article de foi, qu'on essaye de renouer les croyances médicales du dix-huitième siècle avec nos notions présentes, et on verra combien est large le vide qui reste à combler.

Ce n'est pas qu'on n'ait observé bien avant, ce n'est pas que les individualités supérieures aient fait défaut, mais le mérite de la logique, la qualité dont elle tient sa raison d'être, c'est de faciliter la recherche aux intelligences du second ordre. On peut dire que la certitude de toucher le but en se conformant aux règles établies fut un encouragement pour les médecins qui se seraient perdus ou auraient craint de se perdre sans direction. A la suite des chefs de l'école vint une sorte de bourgeoisie laborieuse, étrangère aux discussions de principes, mais satisfaite d'apporter sa pierre à un édifice dont elle supposait le plan définitivement arrêté. Ce fut là, si on me permet de le dire, l'esprit réellement français de la méthode que Louis avait formulée.

Chez nous, au moins parmi les médecins, chacun entend garder le *quant à soi*, un mot de notre langue. Le travail en commun a peu de chances de succès, la collaboration autoritaire en rencontre encore moins. Les élèves, auditeurs attentifs, plus enclins par nature à la critique qu'à la docilité passive, ne se résigneraient pas à n'être que les auxiliaires du professeur. Ce